



HAL
open science

L'optimum : de la théologie aux sciences et aux fictions

Laurent Loty

► **To cite this version:**

| Laurent Loty. L'optimum : de la théologie aux sciences et aux fictions. 2023. hal-04367649v1

HAL Id: hal-04367649

<https://shs.hal.science/hal-04367649v1>

Preprint submitted on 7 Jan 2023 (v1), last revised 30 Dec 2023 (v3)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'optimum : de la théologie aux sciences et aux fictions

Laurent Loty

Version Auteur, « prépublication » (« Preprint »)

Actes du colloque international « Courbes optimales. La notion d'« efficence » au XVIII^e siècle (sciences, littérature, esthétique) », organisé par Sarah Brämaer, Adrien Paschoud et Slaven Waelti et le Séminaire d'études françaises, soutenu par le Fonds national suisse de la recherche scientifique, Université de Bâle, 11 et 12 mars 2021, soumission à la revue *Études Épistémè. Revue de littérature et de civilisation (XVI^e–XVIII^e siècles)*, n° 43, à paraître en 2023.

Laurent Loty

Laurent Loty a enseigné les Lettres du collège à l'Université. Il a présidé la Société française pour l'histoire des sciences de l'homme, et le Conseil scientifique du Réseau de recherche sur le racisme et l'antisémitisme. Il est historien des imaginaires et des idées scientifiques et politiques au CNRS, et travaille sur les conditions de la découverte ; sur le fatalisme, les idéologies et l'imagination politique ; et sur l'humanisme de l'imprimerie au numérique.

Il a dirigé des programmes sur l'histoire des mots, les formes d'écriture et de savoirs, la rédaction de fictions utopiques et juridiques. Il a édité des recueils d'utopies, la version multimédia et participative d'*Un roman du réseau* de Véronique Taquin, et un *Esprit de Diderot*, et il a co-dirigé divers ouvrages, parmi lesquels *L'histoire des sciences de l'homme, Littérature et engagement pendant la Révolution française, Individus et communautés à l'époque des Lumières, Vers une économie « humaine » ?*, ou le *Dictionnaire des anti-Lumières et des antiphilosophes*. Il prépare l'édition critique d'une fiction utopique et transformiste de Rétif de la Bretonne, et la publication de sa thèse sous le titre *Aux origines de l'optimisme et du fatalisme*.

Résumé

L'idée d'optimum joue un rôle majeur dans de nombreux domaines scientifiques et politiques, tandis que les fictions s'en saisissent pour s'y confronter. Je l'examine ici à partir de l'optimisme théologique qui est à son origine (Dieu a créé le monde à l'optimum), grâce à

l'enquête que j'ai menée, dans une thèse de 1995, depuis l'émergence de cette doctrine au début du XVIII^e siècle, jusqu'à son apparente disparition pendant la Révolution française.

Si le thème de l'optimum, omniprésent depuis, est si difficile à déceler aujourd'hui, c'est que l'histoire de l'optimisme, une des plus importantes idéologies qui ait existé, est aussi l'histoire de son occultation. Cette idéologie, d'autant plus puissante qu'elle est *une idéologie en angle mort*, s'est transférée dans des discours et savoirs apparemment sécularisés. L'optimisme est un fatalisme, une incitation à se soumettre au meilleur des mondes. Il prend aussi la forme d'un fatalisme économique : la nature ou la société fonctionnent providentiellement ou naturellement à l'optimum, ou s'optimisent historiquement.

Or, l'idée d'optimum peut aussi inspirer de puissantes hypothèses heuristiques à des sciences émancipées de la théologie, ou à des actions politiques en vue d'une optimisation. Quant aux fictions, elles confirment l'optimisme (ou son double, le pessimisme), ou inventent au contraire, comme *Jacques le Fataliste* de Diderot, des formes d'écriture et de pensée qui échappent à cette idéologie.

Enquêter sur l'optimum permet ainsi de découvrir un continent immense de notre culture ainsi que des enjeux majeurs, et pourrait constituer un vaste programme de recherche pluridisciplinaire du XVIII^e siècle à aujourd'hui.

Mots-clés

Condorcet, économie, Diderot, fatalisme, idéologie, Leibniz, optimisation, optimisme, ultra-libéralisme, Voltaire

Title

The Optimum: from Theology to Science and Fiction

Abstract

The idea of the *optimum* plays a major role in many scientific and political domains, while fiction tends to confront it. I examine it here in light of its historical origins in theological optimism (God created “the best of all possible worlds”), the subject of my 1995 dissertation in the history of optimism from its emergence in the early eighteenth century to its seeming disappearance during the French Revolution.

If the theme of the omnipresent *optimum* is difficult to perceive now, it is because the history of optimism, one of the most consequential ideologies ever to have existed, is also the history of its occultation. This ideology, all the more powerful in being embedded in a blind

spot, is disseminated through apparently secular discourses and fields of knowledge. Optimism is a fatalism. It also takes the form of an economic fatalism : society or nature function providentially or naturally at their optimum, or reach their *optimum* in historical time.

Yet the idea of the *optimum* can also inspire powerful heuristic hypotheses in sciences emancipated from theology, or progressive political actions seeking an *optimum*. As for fictions they either corroborate optimism (or pessimism, the inverted double of optimisme), or they invent instead, as in Diderot's *Jacques le Fataliste*, forms of writing and thought that escape this ideology.

Investigation into the *optimum* will permit discovery of a vast continent of our culture along with its major investments. It could constitute a multi-disciplinary research program covering the modern period from the eighteenth century to today.

Keywords

Condorcet, economics, Diderot, fatalism, ideology, Leibniz, optimization, optimism, ultra-liberalism, Voltaire

Illustration

Extrait du *Dictionnaire de Trévoux*, édition de 1771
(1^e attestation d'« optimum » en français avant 1906)

OPTIMISME. f. m. Terme Didactique. Du mot *optimus*, le meilleur. C'est le nom qu'on donne au système de ceux qui prétendent que tout est bien, que le monde est le meilleur que Dieu ait pu créer; que le mieux possible se trouve dans tout ce qui est & qui arrive. Les crimes mêmes sont accessoires à la beauté & à la perfection du monde moral, parce qu'il en résulte des biens. Le crime de Tarquin qui viola Lucrece produisit la liberté de Rome, & par conséquent toutes les vertus de la République Romaine. Voyez la Théodicée de M. Leibnitz. Mais pourquoi faut-il que dans le meilleur des mondes, les vertus soient produites par des crimes? D'ailleurs l'*optimisme* règle Dieu comme un automate. Comment accorder cette opinion avec sa liberté. Il paroît que ce n'est qu'un Matérialisme déguisé, un Spinozisme spirituel.

OPTIMISTE. f. m. On donne ce nom aux Philosophes qui soutiennent avec M. Leibnitz que Dieu a fait les choses le mieux qu'il a pu, & le mieux qu'il a su; & que s'il avoit su mieux faire dans la création du monde, il l'auroit fait. Le P. Malebranche est un des plus célèbres *Optimistes*.

OPTIMUM, mot Latin, qui s'est introduit dans notre langue, & dont nous avons fait un substantif. Il signifie le meilleur, le mieux. En bon Malebranchiste il se déclare pour le système purement philosophique du meilleur, ou pour parler sans équivoque, de l'*optimum*. MÉM. DE TRÉV.

Introduction : une idée majeure, en angle mort et aux enjeux multiples

Je commence par quelques idées générales pour situer mon propos dans l'ensemble des perspectives de la réflexion collective sur l'idée d'optimum, telle qu'elle a été proposée par le colloque international à l'origine de ce numéro de la revue *Études Épistémè*¹ :

1) L'idée d'optimum est une idée qui joue un rôle majeur dans de nombreux domaines scientifiques et politiques, et une idée dont ce qu'on appelle aujourd'hui la littérature peut se saisir, soit pour la conforter, soit pour s'en écarter, comme la fiction peut se jouer des dogmes et des croyances.

2) Si ce sujet est si riche et important, c'est parce que l'histoire de l'optimisme théologique est à la fois l'histoire d'une des plus importantes idéologies qui ait jamais existé, mais aussi l'histoire de son occultation, qui en fait précisément une idéologie d'autant plus puissante qu'on ignore qu'elle en est une. Enquêter sur l'*optimum*, c'est donc découvrir un continent immense et peu visible de notre culture théologique, mais aussi, philosophique, scientifique, politique et artistique.

3) L'aveuglement à l'égard de cette *idéologie en angle mort* a entraîné non pas sa disparition, mais la difficulté à repérer ses formes et ses effets, qui s'expriment par son transfert vers d'autres types de discours ou de savoirs, réputés scientifiques, ou politiques. Je retiendrai ici deux discours principaux.

Le premier est un discours psychologico-politique d'incitation à la soumission au monde tel qu'il est. L'optimisme est un fatalisme, les deux notions sont profondément liées, et ce fatalisme peut prendre la forme d'une admiration optimiste ou d'une déploration pessimiste envers un prétendu *optimum* ou progrès naturel. Je précise que cette idéologie peut servir des types d'organisation politique très variés (la monarchie éclairée s'en est servie, et la Terreur révolutionnaire après elle, le bloc de l'Ouest assurément, mais l'Allemagne de l'Est aussi).

Le second discours est une forme très spécifique d'idéologie, l'idéologie économique-politique ultra-libérale, dont nous ne percevons plus aujourd'hui l'origine proprement théologique. Ce n'est plus Dieu qui a tout conçu à l'optimum, mais le marché qui fonctionne naturellement à l'optimum (et d'ailleurs aussi toute la Nature, selon une philosophie

¹ Colloque international « Courbes optimales. La notion d'« efficacité » au XVIII^e siècle (sciences, littérature, esthétique) », organisé par Sarah Brämaer, Adrien Paschoud et Slaven Waelti et le Séminaire d'études françaises, soutenu par le Fonds national suisse de la recherche scientifique, Université de Bâle, 11 et 12 mars 2021 : https://franzoesistik.philhist.unibas.ch/fileadmin/user_upload/franzoesistik/Optimum-2021-Programme.pdf. Merci aux trois organisateurs de m'avoir accordé leur confiance en m'invitant à prononcer la conférence principale de ce colloque.

économique qui se décline en économie politique, en économie de la nature, et même sous la forme historicisée d'un évolutionnisme, quand celui-ci est conçu de telle manière qu'il suppose que la nature, ou d'ailleurs aussi l'économie, s'optimalise par la sélection naturelle.

*

Toutefois, l'histoire de l'*optimum* est aussi beaucoup plus complexe et nuancée que ne le laissent entendre les idées générales précédentes, et ceci pour au moins quatre raisons :

1) Dans le domaine scientifique, l'idée théologique selon laquelle Dieu a tout créé à l'*optimum* peut fonctionner comme un leurre idéologique, mais aussi comme une puissante hypothèse heuristique pour des savoirs considérés comme scientifiques. Là se joue toute la complexité des relations entre science et idéologie. L'idée d'*optimum* associe l'idée scientifique du déterminisme à l'idée d'une orientation ou d'un sens donné à ce déterminisme. Celui-ci ne serait pas aveugle ou insensé, mais fonctionnerait à l'*optimum*. L'efficace n'est alors plus seulement l'efficacité d'une cause, mais la réalisation d'un bon et bel effet, d'un effet optimal. Or, l'origine théologique de l'hypothèse peut déboucher sur une découverte qui s'émancipe de cette dimension théologique, découverte d'un mécanisme là où était d'abord postulé un finalisme, ou découverte du fonctionnement relativement auto-régulé d'un système donné, là où était d'abord supposée une harmonie ou une adaptation d'origine divine.

2) La littérature de fiction peut reprendre l'idée théologique d'*optimum* et la conforter par l'exemple, ou au contraire jouer subtilement avec elle, ou encore la disqualifier en représentant un monde qui échappe à sa logique.

3) Dans ces deux dimensions, scientifique ou littéraire, il est possible de substituer à l'idée fataliste d'un *optimum* naturel, fixe ou historique, le projet d'une amélioration politique. Celui-ci peut par exemple prendre la forme paradoxale d'une optimisation appuyée sur ces mathématiques de l'action que sont les probabilités. Et le projet mélioriste peut aussi passer par la fiction, comme dans les textes utopiques.

4) L'idée d'une théologie ou d'une métaphysique pure est un leurre. Quand on parle de Dieu, ou d'ailleurs de la Nature ou de l'Histoire, il s'agit toujours, implicitement ou non, par analogie ou par contraste, de la vie des êtres humains. Les enjeux scientifiques, littéraires ou politiques relativement à l'*optimum* sont en fait déjà présents dans le débat originellement théologique.

*

Je proposerai, pour la commodité de l'exposition, un développement en trois parties, à la fois chronologique et thématique :

I. Je restituerai d'abord l'histoire de l'émergence – puis de l'occultation – de la théologie de l'optimisme, de ses enjeux économico-politiques, et du rôle qu'ont pu y jouer les fictions.

II. J'aborderai ensuite l'optimum dans les sciences, entre leurre théologique et hypothèse heuristique.

III. Je terminerai par les fictions, susceptibles de se soumettre à la théologie optimiste (ou pessimiste), ou de s'en émanciper par leur liberté d'écriture et de pensée.

Mais avant de remonter dans le temps jusqu'à un débat théologique de la fin du XVII^e siècle, je tiens, en guise de prologue, à raconter comment je suis arrivé à cette enquête sur l'optimisme, qui a pris la forme d'une thèse intitulée *La Genèse de l'optimisme et du pessimisme (de Pierre Bayle à la Révolution française)*². Or, je suis précisément parti de la même perspective que le colloque donnant lieu à la présente publication, sous la forme d'une enquête sur l'optimum au croisement des sciences et de la littérature.

Prologue : à l'origine d'une enquête sur l'optimisme théologique, la rencontre surprenante de la doctrine de l'optimum dans la philosophie et les sciences de la nature

Je travaillais sur une théorie de l'évolution cosmologique et biologique avant la lettre, durant la Révolution française, en l'occurrence, sur la *Physique* de Rétif de la Bretonne (1796), suivie de sa *Morale*, de sa *Religion* et de sa *Politique* (1797), qui constituent la *Philosophie de Monsieur Nicolas*, suite de l'autobiographie intitulée *Monsieur Nicolas, ou le cœur humain dévoilé*³. Dans sa *Morale* reprenant de multiples hypothèses de la *Physique* sur la transformation des espèces et l'expansion cosmologique de l'Univers puis sa rétractation, je tombe sur ce passage étonnant :

² Laurent Loty, *La Genèse de l'optimisme et du pessimisme (de Pierre Bayle à la Révolution française)*, doctorat de Lettres sous la direction de Jean-Marie Goulemot, Université de Tours, soutenu le 11 février 1995, 876 p. en 3 vol. ; à paraître sous le titre *Aux origines de l'optimisme et du fatalisme*, Paris, Classiques Garnier.

³ Nicolas-Edme Rétif de la Bretonne, *Monsieur Nicolas, ou le cœur-humain dévoilé*, Paris, chez le libraire indiqué au frontispice de la dernière partie, 1794-1797, 8 t. en 16 vol., in-12 [en 16 « volumes » (vol. 1-8 imprimés de 1790 à 1796, et mis en vente avec le 9^e en 1796) : vol. 1-12 : autobiographie ; vol. 13 : *Mon Calendrier* ; vol. 14 : *Morale, Religion* (2^e et 3^e parties de la *Philosophie de M. Nicolas*) ; vol. 15 : *Politique* (4^e partie de la *Philosophie de M. Nicolas*) ; vol. 16 : *Mes Ouvrages*] ; *Philosophie de Monsieur-Nicolas par l'Auteur du Cœur-Humain dévoilé. Physique* [1^e partie de la *Philosophie de Monsieur Nicolas*], À Paris, De l'imprimerie du Cercle Social, L'an V de la République Française, 1796, XLIV-264 p., 284 p. et 268 p. ; fac-similé de l'édition de Paris, 1796, dans *Œuvres complètes*, Genève-Paris, Slatkine, « Reprints », 1988, vol. 99, t. 1, et vol. 100, t. 2-3 ; *Monsieur Nicolas*, édition nouvelle revue sur les textes originaux, Paris, Pauvert, 1959, 6 vol., LVI-546 p., 658 p., 674 p., 657 p., 585 p. et 627 p.

réédite son œuvre en y ajoutant des notes relatives à la perfectibilité animale et à l'histoire des sociétés animales. Or, ces notes, qui s'inscrivent désormais dans une démarche théorique et expérimentale, sont aussi publiées indépendamment sous la forme de *Mémoires d'histoire naturelle* adressés à l'Institut⁸. Ces *Mémoires*, notamment *Sur l'instinct* (1806) suscitent un important débat avec le fixiste Cuvier, opposé aux hypothèses de Dupont qui tentent de trouver des explications à ce que Cuvier ramène à l'idée d'instinct⁹. Les sciences de la nature ont pris le relais de la théologie dans l'affirmation de l'optimisme, en même temps que le paradigme leibnizien, une fois sécularisé, s'est avéré scientifiquement heuristique.

Ces textes rédigés de 1792 à 1813 diffèrent quant à leur statut, à leur épistémologie ou à leur public. Mais un tel enchaînement constitue un document exemplaire pour éclairer les relations entre circonstances politiques et productions intellectuelles, entre normes discursives et reconnaissance institutionnelle, entre inspiration mythologique, fiction littéraire, projet métaphysique et recherche scientifique. Il y a un lien entre une métaphysique de la transmigration des monades, et une théorie physique qui relèverait aujourd'hui d'une histoire de l'éthologie¹⁰.

I. La théologie de l'optimisme : émergence puis occultation, enjeux économique-politiques et rôle des fictions

L'idée d'optimisme émerge au tournant du XVII^e et du XVIII^e siècle dans le milieu savant et chrétien européen¹¹. C'est l'époque où la France vient de révoquer l'Édit de Nantes en 1685 et provoque l'exil de centaines de milliers de protestants, et où la *Glorious Revolution* anglaise de 1688 rapproche au contraire l'Angleterre de pays de relatives libertés économiques et politiques comme les Pays-Bas. Le Français exilé Pierre Bayle critique la France depuis la Hollande, et exprime les aspirations contradictoires des philosophes chrétiens : exigence de foi

⁸ Pierre-Samuel Dupont de Nemours, *Quelques Mémoires sur différents sujets : la plupart d'histoire naturelle ou de physique générale et particulière*, Paris, Delance, 1807, VIII-374 p. ; 2^e éd., Paris, A. Belin, 1813, 428 p.

⁹ Pierre-Samuel Dupont de Nemours, *Sur L'Instinct*, imp. de la Revue philosophique, 1806, 54 p. ; Georges Cuvier, « Analyse des travaux de la classe des sciences mathématiques et physiques de l'Institut national pendant le second semestre de 1806 », lu à la séance du 5 janvier 1807, *Mémoires de l'Institut national*, t. VII, 1806-1807, p. 80-116.

¹⁰ Laurent Loty, « Métaphysique et science de la nature : Dupont de Nemours contre la théorie de l'instinct », *Nature, Histoire, Société. Essais en hommage à Jacques Roger*, rassemblés et présentés par Claude Blanckaert, Jean-Louis Fischer, Roselyne Rey, Paris, Klincksieck, 1995, p. 327-340. Autres articles?

¹¹ Cette partie est une reprise, enrichie par quelques mises à jour bibliographiques, d'une section de mon article intitulé « L'optimisme contre l'utopie : une lutte idéologique et sémantique », *Europe*, 985, numéro spécial *Regards sur l'utopie*, dirigé par Jacques Berchtold, mai 2011, p. 85-102. Sur le sujet, voir aussi Laurent Loty, « Hasard, nécessité », « Optimisme, pessimisme », « Providence », *Dictionnaire européen des Lumières*, dir. M. Delon, Paris, PUF, 1997, p. 534-535, 794-797 et 920-921 ; et Bronislaw Baczko, *Job mon ami. Promesse du bonheur et fatalité du mal*, Paris, Gallimard, 1997.

et de raison critique, croyance dans le péché et aspiration à plus de bien-être. Bayle affirme qu'il y a une contradiction absolue entre l'existence du mal et l'existence d'un Dieu infiniment bon, sage et puissant. Il rejette la doctrine de la nécessité de Spinoza qui entraîne vers l'athéisme ; il refuse par ailleurs la seule solution qui lui paraîtrait logique : l'existence d'un Dieu du Bien et d'un Dieu du Mal, le manichéisme. Bayle affirme donc qu'on ne peut concilier la foi et la raison, et qu'il faut croire sans comprendre¹².

C'est contre Bayle que Leibniz rédige en 1710 ses *Essais de Théodicée*¹³. Mais son véritable adversaire est le déterminisme de Spinoza, et son espoir est de sauver Dieu contre les accusations d'avoir créé le mal¹⁴. Leibniz n'est pas le seul philosophe à élaborer l'idée d'optimisme, mais il est le plus célèbre. Le mathématicien invente que Dieu a imaginé l'ensemble des mondes possibles, et a créé celui qui comportait le moins de mal et le plus de bien. Dieu n'a pas fait le *maximum* (seul Dieu est parfait) mais l'*optimum*, le meilleur des mondes possibles. Ainsi, le fait que les loups mangent les agneaux est un mal ; mais si les loups n'existaient pas, les agneaux mangeraient toute l'herbe, ce qui entraînerait leur propre mort, si bien qu'il n'existerait ni loup, ni agneau, ni herbe, ce qui serait pire que tout. Le mal est donc nécessaire dans le meilleur des mondes possibles. Retirer le moindre mal finit par augmenter la quantité de mal¹⁵. Mais le texte de Leibniz, qui prétendait résoudre les problèmes millénaires du mal et de la liberté, est en fait totalement contradictoire : Dieu n'est pas libre de changer les lois de la nature, ni de créer un autre monde que l'*optimum* ; l'homme est faussement libre, puisque Dieu a déjà prévu toutes ses actions. Pour résoudre le problème du mal, Leibniz a supprimé la liberté. Logiquement et humainement, cette doctrine est ainsi interprétée par des adversaires de Leibniz comme la pire : elle nie la liberté et justifie la souffrance.

Dans les années 1730, l'optimisme est largement propagé par les deux plus grands poètes anglais et français, Alexander Pope et Voltaire. Les Jésuites, inquiets de préserver l'idée de péché et l'ordre moral et politique, attaquent alors le système de l'*optimum*. Le Père Castel

¹² Sur Bayle, voir notamment Élisabeth Labrousse, Pierre Bayle. I. Du pays de Foix à la cité d'Érasme, II. Hétérodoxie et rigorisme, La Haye, Martinus Nijhoff, 1963-1964 ; Pierre Rétat, Le Dictionnaire de Bayle et la lutte philosophiques au XVIII^e siècle, Paris, Les Belles-Lettres, 1971 ; et Gianluca Mori, Bayle philosophe, Paris, Champion, 1999.

¹³ Gottfried Wilhelm Leibniz, *Essais de Théodicée : sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme et l'origine du mal*, Amsterdam, Isaac Troyel, 1710 ; chronologie et introduction par J. Brunshwig, Paris, Garnier-Flammarion, 1969. Sur Bayle et Leibniz, Lorenzo Bianchi, « Pierre Bayle face au meilleur des mondes », *Leibniz : le meilleur des mondes*, publié par Albert Heinekamp et André Robinet, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1992, p. 129-141.

¹⁴ Voir Paul Hazard, « Le problème du mal dans la conscience européenne du dix-huitième siècle », *The Romanic Review*, 32, 2, avril 1941, p. 147-170.

¹⁵ Pour une présentation approfondie de l'ensemble du système de l'optimisme leibnizien, voir Paul Rateau, *La Question du mal chez Leibniz : fondements et élaboration de la Théodicée*, Paris, Honoré Champion, 2008, 752 p. ; *Leibniz et le meilleur des mondes possibles*, Paris, Classiques Garnier, 2015, 399 p.

avait déjà inventé en 1724 un mot pour dénoncer les philosophies de la nécessité, qui nient la liberté absolue de l'homme, donc la responsabilité et le péché : c'est le mot « fatalisme », ou doctrine de la fatalité, qui sert à attaquer les partisans de Spinoza pour qui tout événement a une cause, et pour qui le libre arbitre est impossible (aujourd'hui, cela s'appelle le « déterminisme »). Pour Castel, la philosophie fataliste est une menace pour la morale et une incitation à la passivité (c'est le sens négatif donné par les ennemis du fatalisme). En 1737, Castel invente un autre mot : il baptise la doctrine de l'*optimum* du nom d'« optimisme » et conclut à juste titre que la doctrine de l'optimisme nie la liberté comme celle de Spinoza, si bien que l'optimisme est un fatalisme¹⁶.

Ce débat théologique concerne en réalité l'ensemble de la dimension humaine et sociale, économique et politique. Leibniz espère que les croyants vont être « contents ». Sa philosophie est une incitation à ce que chaque chrétien accepte sa souffrance, tout en faisant des efforts pour être vertueux. Cependant, Leibniz est du côté des puissants. Il est payé par la famille de Brunswick-Lunebourg pour légitimer ses prétentions foncières ou développer des manufactures. En fait, l'optimisme est la plus importante idéologie d'incitation à se soumettre à l'inégalité économique et politique que le XVIII^e siècle a inventée, pour adapter le christianisme aux mentalités (notamment à l'aspiration au bonheur et au refus de l'idée de péché), et pour constituer la nouvelle religion éclairée de l'immense majorité des philosophes des Lumières déistes.

C'est cette philosophie qui est adoptée par ce que l'on a appelé le despotisme éclairé. C'est la conception d'un gouvernement bon, éclairé et puissant, admirable non plus par sa toute-puissance, mais parce qu'il fait tout au mieux. C'est la philosophie que défendent Frédéric II de Prusse et Catherine II de Russie¹⁷.

Ce sont les philosophes anglais qui révèlent le mieux les enjeux économiques de l'optimisme¹⁸. Pope affirme dans son *Essay on man* (1734) que « What ever is, is right », que « tout ce qui est, est bien » (ce que ses partisans, commentateurs ou traducteurs expliquent par

¹⁶ Louis-Bertrand Castel, compte rendu de la réédition des *Essais de Théodicée [...] de 1734, Mémoires pour l'Histoire des Sciences et des Beaux-Arts*, janv. 1737, p. 5-36 ; févr. 1737, p. 197-241 ; mars 1737, p. 444-471 ; juin 1737, p. 953-991 ; avril 1738, p. 699-715.

¹⁷ Sur la doctrine du prétendu despotisme éclairé, selon l'expression du XIX^e siècle, voir, du disciple de Leibniz, Christian Wolff, « De rege Philosophante & Philosopho regnante », *Horæ subsecivæ Marburgenses*, trimestre Automnale Anni 1730 ; « Le Philosophe-roi et le roi-philosophe », trad. Jean Deschamps, in *Bibliothèque Germanique*, n° XLV, 1739, p. 1-64 (rééd. en livre en 1740) ; *Le Philosophe-roi et le roi-philosophe. La théorie des affaires publiques*, trad. de l'allemand par Jean Deschamps, Paris, Vrin, 1986.

¹⁸ Sur les relations entre optimisme et économie politique libérale autour de Voltaire, voir Laurent Loty, « Le meilleur des mondes selon Candide », *Notre Histoire*, 105 : « Voltaire », novembre 1993, p. 41-43 ; Voir aussi John Elster, *Leibniz et la formation de l'esprit capitaliste*, Paris, Aubier Montaigne, 1975.

l'idée que, globalement, « le Tout est bien »)¹⁹. Ainsi, les pauvres doivent se contenter de leur situation et les riches ne sont d'ailleurs pas plus heureux. Mais il faut surtout évoquer l'Anglais Bernard de Mandeville, réputé comme l'un des fondateurs du libéralisme économique. En 1705, il publie, en anglais, *La fable des abeilles, ou les vices privés font le bien public*, qui a connu un immense succès et qu'il a rééditée avec de nombreux commentaires²⁰. Cette fable en vers raconte l'histoire d'une ruche. Les abeilles ont les vices et défauts des hommes ; la société est inégalitaire, seuls les riches jouissent du travail éprouvant des pauvres ; tout le monde se plaint. Un jour, las d'entendre ces plaintes, Jupiter supprime les vices... et la société dépérit : les activités de luxe disparaissent et de nombreux métiers avec elles ; les magistrats ne sont plus nécessaires puisqu'il n'y a plus de conflits ; la société ne produit plus rien, périlite. La morale de la *Fable* explique que le mal sert un plus grand bien, et que les vices privés font le bien public.

C'est la même philosophie que l'on retrouve chez Voltaire, qui défend une pensée économique libérale, et la revalorisation des passions, car l'amour propre ou le désir de s'enrichir font le bien de tous. Voltaire, connu pour s'être opposé à l'optimisme avec le *best-seller* des Lumières, *Candide ou l'optimisme*, est en fait le plus grand propagateur de l'optimisme du siècle²¹.

L'optimisme a été l'objet d'un immense débat, avec un concours de l'Académie des sciences de Berlin en 1753-55²², de nombreuses œuvres poétiques et narratives après le terrible tremblement de Lisbonne en 1755, et des débats théologiques, naturalistes, mathématiques, qui se poursuivent à travers des milliers de textes, en impliquant l'histoire de la philosophie allemande de Leibniz à Nietzsche, en passant par Kant et Schopenhauer. (Sans compter le fait

¹⁹ Alexander Pope, *An Essay on Man* (1733-1734), edited by Maynard Mack, in *Twickenham Edition of the Poems of Alexander Pope*, general editor John Butt, Londres, New Haven, vol. III, 1950. Sur les très nombreuses traductions françaises notamment, voir Richard Gilbert Knapp, *The Fortune of Pope's « Essay on Man » in 18th Century France*, in *SVEC*, n° 82, Genève, Institut et Musée Voltaire, 1971

²⁰ Bernard de Mandeville, *The Grumbling Hive or Knaves Turn'd Honest*, Londres, 1705, 26 p. ; *The Fable of the Bees, or Private Vices, Publick Benefits*, Londres, 1714 ; 2^e éd. augmentée, 1723 ; seconde partie, 1729. Voir Claude Gautier, *L'invention de la société civile. Lectures anglo-écossaises, Mandeville, Smith, Ferguson*, Paris, Presses Univ. de France, 1993. Sur Mandeville, voir notamment Paulette Carrive, *La Philosophie des passions chez Bernard de Mandeville*, Paris, Didier, 1983.

²¹ Voir Laurent Loty, « Bien, tout est », « Causes finales », « Leibniz », « Mal », « Optimisme », « Providence », *Inventaire Voltaire*, dir. J.-M. Goulemot, A. Magnan et D. Masseur, Paris, Gallimard, 1995 ; Laurent Loty et Didier Masseur, « Optimisme et antiphilosophie » et « Voltaire contre Voltaire, ou les Lumières au prisme des anti-Lumières », dans *Dictionnaire des anti-Lumières et des antiphilosophes (France, 1715-1815)*, édité sous la direction de Didier Masseur et coordonné par Laurent Loty, avec la collaboration de Patrick Brasart et Jean-Noël Pascal, Paris, Champion, « Dictionnaires et Références », 2017, p. 1151-1156 et 1538-1543.

²² Voir Laurent Loty, « Mathématiques et théologie : le concours sur l'optimisme de l'Académie de Berlin (1755). Collision des degrés de perfection et collusions entre foi, raison, salut, bonheur, grandeurs négatives, morale, économie et politique », *Sciences, musiques, Lumières. Mélanges offerts à Anne-Marie Chouillet*, éd. U. Kölving et I. Passeron, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2002, p. 11-36.

qu'une bonne partie de la philosophie allemande n'échappera pas à la dialectique théologique de Leibniz, revue par Hegel ou même par Marx.)

Mais si l'on a perdu la mémoire de cette histoire, c'est qu'après les ruses de Leibniz²³, il y a eu les leurre de Voltaire puis de Collin d'Harleville. Vers 1750, Voltaire finit par découvrir le fatalisme inhérent à son optimisme. Cette prise de conscience coïncide avec le recours au conte philosophique, dans lequel il présente des personnages victimes de la « fatalité », ou qui acceptent difficilement leur souffrance au profit du bien général. En 1755, le tremblement de terre de Lisbonne suscite l'effondrement de son édifice philosophique. Or, Voltaire refuse à la fois la doctrine du péché et l'athéisme. Son *Poème sur le désastre de Lisbonne* (1756) donne donc raison à Pierre Bayle²⁴. En 1759, il publie le conte *Candide ou l'optimisme*, qui reproduit la position du poème²⁵. Voltaire exprime son ironie et sa révolte contre la doctrine optimiste, mais jamais contre Dieu, dont l'existence était pourtant justifiée par la doctrine optimiste (dans sa correspondance privée, il dit toutefois que c'est Dieu qui est en cause). On lit souvent *Candide* comme le modèle d'une sorte d'humanisme moderne, qui se révolte contre les souffrances humaines et refuse une doctrine qui les justifie. Mais en réalité, le travail de Voltaire consiste à détourner les accusations de Dieu : comme chez Bayle, l'opposé de l'optimiste n'est pas un athée mais un manichéen, et le conte invite à croire sans comprendre. Ce sera la position ultime d'un philosophe longtemps leibnizien : Kant. Après *Candide*, Voltaire est d'ailleurs revenu à l'optimisme, puisque cette philosophie, même contradictoire, fataliste et, comme il le dit, « désespérante », demeure pour lui la moins mauvaise doctrine pour justifier Dieu. Voltaire est l'auteur de ce vers dont il est fier : « Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer »²⁶. Il croit en Dieu pour comprendre l'univers mais il explique aussi qu'il faut que les princes croient en Dieu pour ne pas emprisonner les philosophes, et les pauvres pour ne pas voler les riches. Voltaire est philosophe et l'un des hommes les plus riches de France.

²³ Sur l'hypocrisie leibnizienne, voir Georges Friedmann, *Leibniz et Spinoza* (1946), nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Gallimard, 1962.

²⁴ François-Marie Arouet, dit Voltaire, *Poème sur le désastre de Lisbonne, ou Examen de cet axiome : tout est bien* (première rédaction en novembre 1755, publié en mars 1756) ; *Poème sur la destruction de Lisbonne* [s.l., 1756], 12 p., in-12.

²⁵ Voltaire, *Candide, ou l'Optimisme*, traduit de l'allemand de M. le Docteur Ralph, avec les additions qu'on a trouvées dans la poche du docteur lorsqu'il mourut à Minden, l'an de grâce 1759, Londres, Amsterdam, Paris, 1759, 299 p., in-12.

²⁶ Voltaire, « À l'auteur du livre des trois imposteurs », *L'Évangile du jour*, 1769, dans *Œuvres complètes*, éd. Louis Moland, Paris, Garnier Frères, 1877--1885 (52 vol.), t. 10, *Contes en vers, satires, épîtres*, p. 403. Voltaire commente ainsi son propos : « Je suis rarement content de mes vers, mais j'avoue que j'ai une tendresse de père pour celui-là. » (Lettre à Saurin, À Ferney, 10 novembre 1770, *ibid.*, éd. Moland, t. 47 : *Correspondance 15, 1770-1771*, p. 250-251).

Le succès de cette idéologie a été considérable : universellement diffusée, intériorisée par chacun et passant totalement inaperçue. Ce qui a été obtenu grâce au dernier leurre du siècle, selon lequel l'optimisme ne serait plus un problème théologico-politique, mais une question de caractère²⁷. C'est en 1788 que Collin d'Harleville propose le sens moderne du mot, dans sa pièce *L'Optimiste ou l'homme content de tout*²⁸. Collin affirme que son personnage se moque des débats philosophiques, et qu'il est simplement un homme débonnaire et généreux qui trouve que tout va au mieux. Mais les propos du personnage reproduisent la philosophie optimiste. Ainsi, il affirme que la Providence a bien fait les choses en créant des riches et des pauvres, car chacun peut être content, le riche de donner du travail au pauvre, et le pauvre de servir le riche. Cette très médiocre pièce de théâtre a eu un immense succès. Le roi Louis XVI s'est identifié à l'optimiste. La pièce a connu cent vingt représentations jusqu'en 1816, et c'est son sous-titre qui est repris par les dictionnaires pour modifier le sens du mot²⁹. En 1789, profitant de ce succès, Pigault-Lebrun, invente un nouveau mot en écrivant *Le Pessimiste ou l'homme mécontent de tout*³⁰. C'est depuis ce temps que chacun croit, avec la diffusion progressive de ces nouveaux termes et acceptions dans toutes les langues, que l'optimisme est une question de caractère, que l'opposé de l'optimisme, c'est le pessimisme, et qu'il est impossible de n'être ni l'un ni l'autre.

Ce qui a été oublié, et caché, c'est que l'optimisme, et le pessimisme, sont des attitudes d'origine religieuse, et passives, d'admiration ou de plainte. Et que le véritable opposé de l'optimisme est un athéisme actif qui n'essaie pas d'éviter le déterminisme (ou fatalisme), mais qui affirme que la connaissance des causes et des effets peut permettre de transformer la réalité³¹. C'est Diderot et son *Jacques le Fataliste et son maître*, qui est le plus grand texte philosophique sur la question. C'est l'œuvre du mathématicien et du plus grand penseur politique de la période révolutionnaire, Condorcet.

²⁷ Voir Laurent Loty, « *L'Optimiste* de Collin d'Harleville ou l'idéologie de la soumission à l'inégalité : succès, procès et réécritures (1789-1805) », *Le théâtre sous la Révolution : politique du répertoire*, dir. M. Poirson, Paris, Éditions Desjonquères, 2008, p. 440-457.

²⁸ Jean-François Collin d'Harleville, *L'Optimiste, ou l'Homme content de tout*, comédie en cinq actes et en vers, Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre Français, le 22 février 1788, et devant Leurs Majestés, le 25 du mois, à Paris, chez Prault, 1788, 126 p.

²⁹ Voir en 1803 le *Dictionnaire universel de la langue française, ou Manuel d'orthographe et de néologie* (par P.-Cl.-V. Boiste, 2^e éd., Paris, Desray, an XI) qui complète sa définition d'optimiste : « Optimiste, s. m. partisan de l'optimisme. LEIBNITZ. * homme content de tout ». Et la sixième édition du *Dictionnaire de l'Académie française*, qui précise en 1835 : « Il se dit, par extension, de Quiconque, sans avoir fait de l'optimisme un système, est disposé naturellement à croire que tout est bien, que tout va bien, à être content de tout. »

³⁰ Charles Antoine Guillaume Pigault-Lebrun, *Le Pessimiste ou l'Homme mécontent de tout*, comédie en un acte et en vers, représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre du Palais-Royal, Paris, Cailleau, 1789, 36 p.

³¹ Sur les paradoxes du fatalisme actif, voir Laurent Loty, *La Genèse de l'optimisme et du pessimisme*, 1995 (thèse citée) et Yves Citton, *L'envers de la liberté. L'invention d'un imaginaire spinoziste dans la France des Lumières*, Paris, Éditions Amsterdam, 2006.

II. L'optimum dans les sciences, entre leurre théologique et hypothèse heuristique

Je formulerais maintenant quelques pistes quant aux implications scientifiques de cette histoire. Il s'agit ici de perspectives qui mériteraient de très amples développements, et qui pourraient contribuer à l'élaboration de programmes de recherche collectifs.

1) L'optimisme est profondément lié au déterminisme. Si Voltaire, dans *Candide*, se moque de Pangloss (qui représente Leibniz), c'est qu'il est troublé par le déterminisme de cette doctrine qui est en fait la sienne. On peut être déterministe sans être optimiste. Mais l'optimisme est ce qui a fait pénétrer le déterminisme à l'intérieur de la culture dominante du christianisme. La différence entre le déterminisme athée et le prédéterminisme chrétien est que ce dernier considère que Dieu a orienté le système vers l'*optimum*. Pour un athée comme Diderot, le monde fonctionne de manière déterminée et au final, il est tel qu'il est. Pour un optimiste, le monde est prédéterminé à être moralement positif ou à fonctionner au mieux. C'est du finalisme, et c'est un finalisme *pour le Tout*.

J'ajoute que le modèle optimiste est, comme son adversaire spinoziste et peut-être encore davantage, un modèle d'organisation complexe des interactions entre tous les éléments d'un système. Cela mène à supprimer toute notion d'élément indépendant, comme à proscrire tout miracle. Dieu ne peut pas intervenir pour modifier un élément, il n'intervient qu'au titre de concepteur de l'ensemble des interactions (c'est l'harmonie préétablie).

En cela, il peut y avoir des liens d'influence ou d'analogie entre l'optimisme d'origine théologique et toute approche philosophico-scientifique d'un objet d'étude conçu comme un système d'éléments interdépendants.

2) On peut mettre en évidence deux relais progressivement sécularisés de l'optimisme : l'économie politique et l'économie de la nature. On ne peut pas considérer que la culture passe soudainement du religieux (au XVIII^e siècle) à une sécularisation de la pensée, ni que celle-ci serait un processus d'athéisation. Je ne prétends pas que toute théorie scientifique soit d'origine théologique, mais il est intéressant d'évaluer dans quelle mesure une hypothèse d'origine théologique peut parfois être heuristique au point d'inspirer des théories que l'on peut qualifier de scientifiques.

La Nature du XVIII^e siècle (et bientôt l'Histoire) est l'un des relais sécularisés de Dieu. Avec la sécularisation de l'optimisme, on ne dira plus que Dieu a créé le meilleur des mondes possibles, mais que, d'elle-même, la Nature fonctionne à l'*optimum*. C'est le principe même de l'idée libérale, ou plutôt ultra-libérale, en économie politique. Et c'est le principe d'une

conception religieuse, et en fait optimiste, de l'économie de la nature, forme de savoir qui se développe aussi au XVIII^e siècle, et qui pourrait correspondre aujourd'hui à *une certaine* conception métaphysique de l'« écologie », selon laquelle la nature fonctionnerait naturellement à l'optimum.

En économie politique, il s'agit de Mandeville, puis dans les années 1770 d'Adam Smith, qui a suscité des débats incessants chez les historiens de l'économie, sur le statut métaphorique ou non de sa « main invisible ». Pour Smith, tout s'équilibre, ou tout s'équilibre au mieux entre offre et demande, car tout se passe comme si une main invisible organisait cet équilibre³². Smith suppose que l'harmonie économique procède par ajustements naturels, mais il suppose qu'il y a harmonie. Ce principe rejoint les idées ultérieures d'auto-régulation ou d'auto-organisation (mais il faut noter que cela concerne un système dont les éléments sont censés être radicalement distincts, à la différence d'un organisme vivant pour lequel l'idée d'une relative auto-organisation semble au contraire bien plus fondée)³³.

En économie de la nature, la sécularisation de l'optimisme concerne surtout la question de la diversité et de l'équilibre des espèces. Il s'agit des textes de King, en 1700, *De origine mali*, longuement commenté par Leibniz³⁴ ; de Pope et, chez les naturalistes, des idées de Linné notamment, sur l'équilibre de la nature³⁵. Ainsi le mal qu'est la guerre entre les espèces est un bien pour le Tout qu'est l'ensemble des espèces. Cette théorie de la nature comme système fonctionnant à l'optimum peut d'ailleurs avoir paradoxalement influencé le darwinisme, marqué par les idées économiques et démographiques de Malthus, alors même que Darwin se passe de l'hypothèse de Dieu pour expliquer la relative adaptation des êtres vivants à leur milieu³⁶.

³² Adam Smith, *The Theory of moral sentiments* (1759) ; *Métaphysique de l'Ame, ou Théorie des Sentimens Moraux*, traduite de l'Anglois de M. Adam Smith [...] par M*** [A. Eidous], Paris, Briasson, 1764, 2 vol. ; *Théorie des sentimens moraux*, traduit, introduit et annoté par Michaël Bizou, Claude Gautier et Jean-François Pradeau, Paris, Presse universitaires de France, 1999 ; et *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* (*An inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*, 1776), Paris, Garnier-Flammarion, 1991, 2 vol.

³³ Sur les liens entre l'histoire de l'optimisme et l'histoire de l'idée même d'« économie », voir Laurent Loty, Jean-Louis Perrault et Ramón Tortajada, « Introduction et perspectives : l'économie, de la critique à l'utopie constituante », introduction à *Vers une économie « humaine » ? Desroche, Leuret, Lefebvre, Mounier, Perroux, au prisme de notre temps*, L. Loty, J.-L. Perrault et R. Tortajada dir., Paris, Hermann, 2014, p. 9-40.

³⁴ William King, *De origine mali*, Londres, 1702 ; rééd., Brême, 1704 ; traduction en anglais : *An Essay on the Origin of Evil by Dr. William King, translated from the Latin with Notes and a Dissertation concerning the Principle and Criterion of virtue and of the Passions*, by Edmund Law, M. A., Fellow of Christ College in Cambridge, Londres, 1731 ; réédité en 1732, 1739, 1758 et 1781.

³⁵ Carl von Linné, *L'équilibre de la nature* [dont *Œconomica naturae*, 1749], textes traduits par Bernard Jasmin, introduits et annotés par Camille Limoges, Paris, Vrin, 1972.

³⁶ Sur l'idée d'équilibre naturel en économie politique ou en économie de la nature, voir en particulier les travaux d'Antonello La Vergata, « L'equilibrio della natura, il male e le consolazioni del naturalista e del filosofo », *Bollettino filosofico dell'Università della Calabria*, n° 7, 1987, p. 87-132 ; « Theodicy and nature's economy »,

3) Mon troisième point est celui sur lequel j'ai le plus de questions sans réponses : que faire des théories du XVIII^e siècle, et ultérieures, selon lesquelles des systèmes naturels sont eux-mêmes optimisés, ou animés par des processus d'optimisation, depuis le principe de moindre action d'un Maupertuis, notamment étudié par Véronique Le Ru, jusqu'à des idées d'équilibre, d'homéostasie ou de rétroaction pour un organisme vivant³⁷ ? Dans quel cas l'usage de l'idée d'*optimum* est-elle heuristique, dans quel cas est-il possible, ou intéressant de l'éviter ? J'ai été passionné par une École thématique interdisciplinaire du CNRS à laquelle j'ai participé en 2005, sur l'optimisation, la régulation, et l'auto-organisation (en physique et en biologie), thèmes dont l'émergence a été étudiée au XVIII^e siècle à travers les thèmes d'équilibre, de compensation ou de surcompensation³⁸. Mais j'ai aussi ressenti la même année quelques inquiétudes en participant à une École thématique interdisciplinaire intitulée « Théories du droit et systèmes juridiques comme systèmes évolutifs complexes », dont plusieurs intervenants croyaient pouvoir projeter un darwinisme qui plus est théologisé sur l'histoire du droit³⁹. Ce que l'on appelle interdisciplinarité, et qui mériterait d'ailleurs davantage d'être développé sous la forme d'une part d'une pluridisciplinarité, d'autre part d'une paradoxale indisciplinarité, est parfois à l'origine d'importants effets pervers, alors même qu'il s'agit d'une condition de la découverte et de l'invention.

Il convient me semble-t-il de distinguer l'emploi métaphysique de l'idée d'*optimum* appliquée au Tout, et son emploi heuristique pour décrire un phénomène circonscrit, par exemple en optique ou en mécanique, ou se produisant tout particulièrement dans un organisme biologique. C'est une forme d'admiration théologique de la nature que de supposer que des traits caractéristiques d'un être vivant sont à l'*optimum*, mais, d'autre part, le seul fait de présupposer qu'une forme ou un système est le résultat d'un *optimum* est ce qui permet d'engager la recherche, et de trouver, non pas nécessairement une *optimalité*, mais le fonctionnement à l'œuvre, le processus en jeu.

Nunciatus. Annali di storia della scienza, n° 3, Firenze, Leo S. Olschki Editore, 1988, p. 139-152 ; *L'equilibrio e la guerra della natura. Dalla teologia naturale al darwinismo*, Napoli, Morano, 1990 ; et *Nonostante Malthus. Fecondità, popolazioni e armonia della natura (1700-1900)*, Torino, Bollati Boringhieri, 1990.

³⁷ Véronique Le Ru, *La Nature, miroir de Dieu. L'ordre de la nature reflète-t-il la perfection du créateur ?*, Paris, Vuibert, 2009.

³⁸ École thématique interdisciplinaire CNRS-INRA, *Information et optimisation : quel dialogue entre la biologie et les autres disciplines ?*, organisée par Annick Lesne, Île de Berder, 3-9 avril 2005 (communication prononcée : « L'optimisme théologique aux origines de l'optimisation et de l'auto-régulation en biologie et en physique »). Sur l'idée d'équilibre, de compensation ou de surcompensation au XVIII^e siècle, voir Jean Svagelski, *L'idée de compensation en France, 1750-1850*, préface de François Dagognet, Lyon, Éditions L'Hermès, 1981.

³⁹ École thématique interdisciplinaire CNRS-Ministère de la recherche, « Théories du droit et systèmes juridiques comme systèmes évolutifs complexes » (Action coordonnée « Système complexes en Sciences de l'Homme et de la Société »), Île de Berder, 12-16 septembre 2005 (communication prononcée : « Pour un alterréalisme juridique par une écriture collective du droit »).

4) Aux philosophies d'une économie divinement ou naturellement à l'optimum, on peut opposer des théories de la pratique, des sciences de l'action qui visent la production humaine d'une optimisation. Je ne prendrai qu'un exemple, Condorcet, dont les travaux probabilistes ont été redécouverts après-guerre par les théoriciens de la théorie des jeux, avant que n'apparaissent les mots « optimisation » et « optimalisation »⁴⁰. Condorcet est l'un des éditeurs des *Œuvres complètes* de Voltaire. Dans son introduction au *Poème sur le désastre de Lisbonne*, il écrit : « Qu'importe que tout soit bien, pourvu que nous fassions en sorte que tout soit mieux qu'il n'était avant nous »⁴¹. C'est le refus de l'optimisme, au nom d'un volontarisme politique, ou de ce que j'ai appelé, en faisant revivre un hapax, un *méliorisme*⁴². Il convient d'améliorer le monde, par exemple de développer les sciences pour prévoir les séismes, ou encore de retourner le hasard contre lui-même (ou la fatalité contre la fatalité) ; il s'agit par exemple de connaître les probabilités d'accident, de maladie, de décès, et de créer un système de sécurité sociale. Condorcet remplace l'idée de possibilité leibnizienne par celle de probabilité. C'est un mathématicien de la combinatoire et des probabilités comme mathématiques de l'action, qu'il applique à l'économie, à la démocratie (en évaluant quel peut être le meilleur système de vote), à l'histoire même, ou plutôt à la politique⁴³. Son texte le plus célèbre, l'*Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* (de 1795), est réputé comme la Bible d'une foi aveugle dans le progrès, alors que Condorcet estime qu'il faut *parier* sur la réorganisation révolutionnaire des institutions (Constitution, Instruction publique, etc.), pour espérer que la combinaison de tous les éléments qui forme un système social permette enfin que l'histoire progresse, sans connaître sans cesse ces rétrogradations funestes dont il fait l'histoire⁴⁴.

⁴⁰ « Optimal » date de 1906, comme « s'optimiser » (devenir meilleur, emploi rare) ; « optimiser », d'abord employé en informatique, date de 1959 et « optimisation » de 1960 (d'après l'anglais « optimization », attesté dès 1857) ; les doublons « optimaliser » et « optimalisation » apparaissent en 1966 et 1968 (*Trésor de la langue française [1971-1994] informatisé*, en ligne). Sur la redécouverte des mathématiques sociales et politiques de Condorcet après 1945, voir notamment l'ouvrage du prix Nobel Kenneth Arrow, *Choix collectifs et préférences individuelles* (*Social Choice and Individual Values*, 1951), Paris, Calmann Lévy, 1974.

⁴¹ Jean-Antoine-Nicolas Condorcet, « Notes sur Voltaire » (extraites des *Œuvres complètes* de Voltaire coéditées par Condorcet, édition de Kehl, 1785-1789, 70 vol.), dans *Œuvres de Condorcet*, éd. François Arago et Arthur O'Connor, Paris, Firmin-Didot, 1847-1849 (12 vol.), vol. IV, p. 225.

⁴² Laurent Loty, « Condorcet contre l'optimisme : de la combinatoire historique au méliorisme politique », *Condorcet mathématicien, économiste, philosophe, homme politique*, dir. Pierre Crépel et Christian Gilain, Paris, Minerve, 1989, p. 288-296.

⁴³ Jean-Antoine-Nicolas Condorcet, *Sur les élections et autres textes*, Olivier de Bernon éd., Paris, Fayard, 1985 ; *Arithmétique politique. Textes rares ou inédits, (1767-1789)*, Bernard Bru et Pierre Crépel éd., Paris, INED et PUF, 1994. Voir Laurent Loty, « De la soumission aux mots de "gauche" et "droite" à une citoyenneté active », *Le philosophe. Laboratoire de philosophie*, n° spécial « La Droite et la Gauche », n° 58, Paris Vrin, automne 2022, p. 67-91.

⁴⁴ Condorcet, *Tableau historique des progrès de l'esprit humain. Projets, esquisse, fragments et notes, 1772-1794* (1795), Jean-Pierre Schandeler et Pierre Crépel éd., avec le groupe Condorcet, Paris, INED, 2004.

III. Les fictions, entre soumission à la théologie optimiste (ou pessimiste) et affirmation d'une liberté d'écriture et de pensée

Il n'est pas possible d'aborder ici toutes les fictions qui, malgré leur intérêt par ailleurs, jouent sur le déroulement du récit pour apporter une sorte de preuve fictionnelle de l'optimisme, ou d'un pessimisme avant la lettre ; parmi elles, on trouve les contes philosophiques de Voltaire après *Candide*⁴⁵ ; ou des fictions de Sade, mais non *Aline et Valcour ou le roman philosophique* (1795), infiniment plus riche⁴⁶ ; ni la plus importante suite de *Candide*, les *Mémoires de Candide sur la liberté de la presse, la paix générale, les fondemens de l'ordre social et autres bagatelles, par le docteur Emmanuel Ralph*, publiés par Delisle de Sales en 1802. Cette dernière fiction formellement très complexe, constitue une critique du *Projet de paix perpétuelle* de Kant, c'est-à-dire de l'optimisme historique du philosophe allemand qui s'avère n'avoir pas vraiment rompu avec l'optimisme⁴⁷.

Je ne dirai qu'un mot d'une autre dimension des relations entre optimisme et fiction à travers le genre littéraire, anthropologique et politique de l'utopie. Après avoir travaillé dix ans sur l'optimisme et vingt ans sur l'utopie, j'ai fini par découvrir que ce sont les philosophes optimistes, en l'occurrence Mandeville en 1705, et Leibniz en 1710, qui inventent le nom commun *utopia* ou *utopie*, en détournant le sens du néologisme de Thomas More, de manière à imposer l'idée que l'utopie est une vaine chimère, un idéal impossible. Leur combat sémantique est majeur, puisqu'il consiste à faire oublier que le mot « utopie » désigne une œuvre qui invente une stratégie textuelle pour critiquer le monde tel qu'il est (qui n'est pas un optimum, n'en déplaît aux optimistes), et pour prouver, par l'exemple, qu'il est possible d'imaginer non pas nécessairement un monde parfait, mais un monde meilleur⁴⁸.

⁴⁵ Sur le retour de Voltaire à l'optimisme après *Candide*, voir Laurent Loty, *La Genèse de l'optimisme et du pessimisme*, 1995 (thèse citée). Sur les contes philosophiques de Voltaire et l'optimisme, mais aussi l'élaboration d'un optimum humain par le processus de lecture, voir Slaven Waelti, « Optimisme et optimum dans *Zadig*, *Candide* et *L'Ingénu* », *MaLiCE. Le magazine des littératures et des cultures à l'ère du numérique*, 2020, n° 9, dossier « Agrégation 2020 », sous la direction de Stéphane Lojkine, en ligne : <https://cielam.univ-amu.fr/malice/articles/optimum-optimisme-dans-zadig-candide-lingenu>

⁴⁶ Donatien Alphonse François, marquis de Sade, *Aline et Valcour ou le Roman philosophique, Écrit à la bastille un an avant la Révolution de France* (rédigé en 1786-1793, publié en 1795), édition établie, présentée et annotée par Jean M. Goulemot, Paris, LGF, 1994.

⁴⁷ Emmanuel Kant, *Projet de paix perpétuelle. Esquisse philosophique* (1795), traduction de J. Gibelin, Paris, Vrin, 1970. Voir Laurent Loty, « Les *Mémoires de Candide* de Delisle de Sales, sur la Nation et la Confédération européenne en 1802 », *Cahiers Voltaire* 16, 2017, p. 93-104.

⁴⁸ Laurent Loty, « L'optimisme contre l'utopie : une lutte idéologique et sémantique », *Europe*, 985, numéro spécial *Regards sur l'utopie*, dirigé par Jacques Berchtold, mai 2011, p. 85-102.

Mais je préfère développer ici mon dernier exemple, *Jacques le Fataliste et son maître* de Diderot. Objet d'interprétations contradictoires depuis 1796⁴⁹, ce texte ne pose pas le problème du fatalisme sans prendre position : il part d'un fatalisme athée donc anti-optimiste, mais pour aborder tous les paradoxes et toutes les difficultés qui en découlent.

On a souvent comparé *Jacques le fataliste* à *Candide* en affirmant que Diderot se moquait du *fatalisme* tout comme Voltaire raillait l'*optimisme*⁵⁰. Plusieurs éléments semblent confirmer cette défense de la liberté : l'aspect ridicule du refrain de Jacques, qui évoque un prédéterminisme populaire et s'oppose au sérieux de la doctrine spinoziste ou au déterminisme scientifique. Ensuite, le caractère aléatoire et discontinu du récit, ainsi que l'affirmation, par l'« auteur » fictif, de l'arbitraire de ses choix. Enfin, le comportement paradoxalement libre de Jacques.

D'un autre côté, on pourrait interpréter le « Grand Rouleau sur lequel tout est déjà écrit » comme la métaphore d'un *fatalisme* philosophique qui a sa cohérence. Certes, cette écriture suppose un Auteur transcendant, mais si le Rouleau n'exprime aucune finalité, il est comme un Rouleau dépourvu d'Auteur, la simple transcription, d'ailleurs illisible, de l'enchaînement qui lie tous les événements de la réalité. Par ailleurs, la discontinuité et l'autonomie des récits ne sont qu'une apparence, et dans le roman comme dans la réalité selon le *fatalisme*, tout est lié. Le voyage de Jacques et son maître a un but : régler la pension de l'enfant que le maître a eu bien malgré lui en étant victime d'une mystification. Jacques raconte ses exploits sexuels et des mystifications amoureuses qui renvoient le maître à ses propres défaites. En outre, on comprend que la femme qu'aime Jacques est celle-là même qui s'est refusée au maître et qu'il va retrouver à la fin du récit. Une telle démonstration n'est pas contredite par l'affirmation de liberté de l'« auteur », qui reproduit à l'égard du « lecteur » les manipulations que Jacques dirige contre un maître qui se croit libre. En revanche, elle réduit le texte à une simple démonstration du *fatalisme*⁵¹.

S'il y a une analogie entre *Jacques* et *Candide*, elle se situe dans la confrontation entre une philosophie adoptant le point de vue du « Tout » et l'usage que peut en faire un individu, qui ne vit le monde qu'à travers sa subjectivité, et perçoit le monde comme un univers

⁴⁹ Voir Jean Th. De Boy et Alan J. Freer, *Jacques le fataliste et La Religieuse devant la critique révolutionnaire, Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, n° 33, Genève, Institut et Musée Voltaire, 1965 ; et Laurent Loty, « Enquête sur la réception de *Jacques le fataliste et son maître* en 1988. Un éclairage statistique sur l'effet des lumières paradoxales », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, n° 5, octobre 1988, p. 126-151. Sur le caractère posthume de la plupart des œuvres de Diderot, voir *Esprit de Diderot*, choix de citations par Laurent Loty et Éric Vanzielegem [suivi d'une chronologie inédite de la publication de l'œuvre imprimée et non anonyme], Paris, Hermann, 2013.

⁵⁰ Voir notamment Yvon Belaval, introduction à *Jacques le Fataliste*, Paris, Gallimard, « Folio », 1973.

⁵¹ Voir Francis Pruner, *L'Unité secrète de Jacques le Fataliste*, Paris, Minard, 1970,

imprévisible.

Alors même que les individus sont déterminés, leur méconnaissance des causes et des effets leur donne l'illusion d'être libres. C'est ce que Jacques ne cesse de démontrer à son maître, en allant jusqu'à régler au passage le paradoxe qui prendra plus tard le nom d'« acte gratuit ».

Le comportement paradoxalement volontariste de Jacques découle lui aussi d'une analyse des différences entre le point de vue individuel et le point de vue du « Tout ». Diderot le résout de la même manière que Leibniz lorsqu'il voulait rejeter dans sa *Théodicée* le « sophisme de la raison paresseuse » : ne connaissant pas la série des causes et des effets qui le déterminent et qui déterminent son futur, Jacques doit se comporter comme s'il était libre. L'humour de Diderot consiste à nous présenter Jacques le *fataliste* comme un être extrêmement actif, alors même que le comportement du maître, qui adhère à la doctrine du libre arbitre, se caractérise par la passivité.

Le thème des rapports entre le maître et le valet a des connotations politiques intéressantes, mais la grande préoccupation de Diderot reste d'ordre moral. *Jacques le fataliste* appartient à un ensemble de textes dont fait aussi partie le triptyque indissociable constitué de *Ceci n'est pas un conte*, de *Madame de la Carlière* et du *Supplément au Voyage de Bougainville*⁵². Le problème du jugement moral y est appliqué au domaine le plus intime, celui des relations amoureuses. De texte en texte, on retrouve une même question : peut-on accuser autrui de ne plus nous aimer ? La philosophie *fataliste* inciterait à prendre acte d'une inconstance amoureuse naturelle et de déterminations qui président aux passions. Mais tous les contes de Diderot laissent penser que cette philosophie ne convient pas à la psychologie amoureuse et morale de l'individu. Diderot pourrait être tenté de rejoindre ici l'ironie de Voltaire. De fait, il fait dire à l'un des personnages de *Ceci n'est pas un conte* que « S'il y a un bon et honnête Tanié, c'est à une Reymer que la Providence l'envoie. S'il y a une bonne et honnête de la Chaux, elle deviendra le partage d'un Gardeil, afin que tout soit fait pour le

⁵² Denis Diderot, *Ceci n'est pas un conte*, dans *Supplément au Voyage de Bougainville et autres œuvres morales* [ou « philosophiques »], textes choisis, présentés et commentés par Étienne Tassin, Paris, Presses Pocket, 1992 (seule édition en poche, d'ailleurs épuisée, qui réunit le triptyque). Pour un compte rendu et une discussion sur l'idée d'économie de la nature selon Étienne Tassin, voir Laurent Loty, « Denis Diderot, *Supplément au Voyage de Bougainville et autres Œuvres morales* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 13, 1992, p. 155-156. Sur les deux premiers « contes », des histoires d'amour qui finissent mal (pessimistes...) et leur lien avec la fiction utopique et anthropologique du *Supplément*, fondé sur d'autres relations sexuelles et sociales, mais pas pour autant « optimiste », voir Laurent Loty, « Ceci n'est pas un conte », « Madame de la Carlière », *Dictionnaire de Diderot*, sous la direction de Roland Mortier et Raymond Trousson, Paris, Champion, « Dictionnaires & Références », 1999, p. 99-100, 303-304.

mieux »⁵³. Mais Diderot s'emploie plutôt à mettre en évidence la subjectivité du jugement moral. Il développe le débat entre plusieurs auditeurs du récit, multiplie les situations d'identification à l'inconstant ou à sa victime, et introduit des variantes.

Dans *Jacques le fataliste*, Diderot interdit l'univocité du jugement par le long débat qui suit l'histoire de Madame de la Pommeraye et du marquis des Arcis. Mais il montre aussi que l'auteur d'un conte a tout le loisir d'inventer une fin heureuse ou malheureuse pour l'être inconstant ou l'être abandonné. Dès lors, aucune histoire ne peut être exemplaire, à la fois parce que le jugement dépend du point de vue de celui qui juge, et parce que l'histoire dépend elle-même de l'auteur qui la raconte. Cette démystification rend illégitime les artifices employés par les fictions morales prétendument démonstratives. Elle montre que les fictions qui se finissent bien ou mal sont des artifices par lesquels les auteurs s'érigent en bonne ou en mauvaise Providence. La déconstruction de la linéarité romanesque traditionnelle, la présentation de plusieurs fins possibles au roman, l'intrusion des rapports de l'« auteur » au « lecteur » dans le récit, tout démontre l'illégitimité des fictions lorsqu'elles prétendent intervenir dans le débat théologique.

Jacques le fataliste introduit enfin à une réflexion sur ce qui s'appellera bientôt l'« optimisme » et le « pessimisme » au sens moderne. Un *fataliste* conséquent devrait s'abstenir de toute joie et de toute tristesse, de tout espoir et de tout désespoir, et se réjouir de l'éternel retour que Rétif célébrait dans la citation à l'origine de mon enquête avant l'attribution de ce motif séculaire à Nietzsche. Or, l'une des forces de *Jacques le fataliste* est de mettre en évidence l'incapacité de l'individu à s'en tenir au point de vue philosophique qui est celui de la réflexion sur le fonctionnement du « Tout ». Diderot disait lui-même : « J'enrage d'être empêtré d'une diable de philosophie que mon esprit ne peut s'empêcher d'approuver, et mon cœur de démentir »⁵⁴. Certes, le *fataliste* peut tenter d'éviter l'inquiétude en se référant à la doctrine *fataliste*, comme les derniers mots du roman y invitent :

On a voulu me persuader que son maître et Desglands étaient devenu amoureux de sa femme. Je ne sais pas ce qui en est ; mais je suis sûr qu'il se disait à lui-même : « S'il est écrit là-haut que tu seras cocu, Jacques, tu auras beau faire, tu le seras ; s'il est écrit au contraire que tu ne le seras pas, ils auront beau faire, tu ne le seras pas ; dors donc

⁵³ Ceci n'est pas un conte, op. cit., p. 53.

⁵⁴ Diderot, fragment sans date, cité par Yvon Belaval, introduction à *Jacques le Fataliste*, Paris, Gallimard, « Folio », 1973, p. 30. Lettre à Madame de Meaux. Odile Richard-Pauchet penche plutôt pour une lettre à Sophie Voland dans « Diderot dans les Lettres à Sophie Volland : deux cas de conscience entre éthique et bioéthique », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 48, 2013, en ligne, et renvoie à la *Correspondance*, éd. Georges Roth et Jean Varloot, Paris, Éditions de Minuit, 1955-1970, vol. IX, p. 154-155.

mon ami. » Et qu'il s'endormait.⁵⁵

Or, en filigrane, tout ce texte est placé sous le signe de la mort : c'est l'évocation de la guerre de Sept Ans (à l'origine de l'histoire d'amour de Jacques), ou celle du désastre de Lisbonne, c'est l'attrance du cheval de Jacques (en fait du bourreau) pour les potences, ce sont les inlassables duels des deux amis capitaines, c'est le duel qui clôt l'histoire du maître. Et le retour obsédant du convoi funèbre de l'ancien maître spinoziste de Jacques donne la réponse à la question obsédante du récit (et du lecteur inquiet de la cohérence du texte) : « Est-ce que l'on sait où l'on va ? ». Cette conscience tragique de la finalité fatale de la vie humaine coïncide avec la tentative diderotienne de rechercher un dépassement du « pessimisme » avant la lettre, auquel pourraient mener l'athéisme et le *fatalisme*.

Jacques le fataliste se situe à l'opposé du « contentement » chrétien et *optimiste* prôné par Leibniz, ou du mécontentement déiste de Voltaire, « pessimiste », ou que l'on dirait à l'époque « anti-optimiste ». Il s'agit de la défense et illustration d'une esthétique comique et érotique (on attend le récit des amours de Jacques). Il s'agit d'une éthique de la gaieté⁵⁶. Le convoi funèbre du capitaine est d'autant burlesque qu'il pourrait être tragique⁵⁷. Diderot donne au lecteur l'histoire d'amour tragique de Madame de la Pommeraye mais aussi les récits grivois des amours de Jacques. La philosophie de Jacques ne réside pas seulement dans son refrain *fataliste* ou dans son explicitation spinoziste, mais aussi dans l'éloge des plaisirs du vin et de la chair. Le *fatalisme* de Diderot et de son personnage est au fondement d'un art de vivre dans la joie. On retrouve ici la leçon des modèles de Diderot, les romans picaresques, les *Essais* de Montaigne ou l'œuvre de Rabelais.

Ainsi, ce qui paraît le plus léger dans le texte s'avère central dans les problèmes éthiques que soulève le *fatalisme* athée de Diderot. Ces qualités dites littéraires sont celles d'un philosophe qui choisit ce qu'on appelle aujourd'hui la « littérature » pour mettre en scène les paradoxes et les problèmes posés par la philosophie *fataliste*. L'œuvre expose le *fatalisme* contre l'*optimisme* théologique. Elle démystifie les procédures formelles des fictions *optimistes* ou *anti-optimistes*. Elle met à jour l'inadéquation relative de la philosophie *fataliste* (qui adopte

⁵⁵ Denis Diderot, *Jacques le Fataliste et son maître*, préface, notes et annexes par Pierre Chartier, Paris, L.G.F., Le Livre de Poche classique, 2000, p. 361. Cette édition est de loin la meilleure. Pour une discussion sur l'interprétation du texte et notamment des implications du fatalisme de Diderot, voir mon compte rendu dans *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 29, 2000, p. 183-187.

⁵⁶ Sur le rapport entre philosophique et comique chez Diderot, voir l'important article de Lynn Salkin Sbiroli, « Les paradoxes comiques de *Jacques le fataliste* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, n° 3, octobre 1987, p. 13-63.

⁵⁷ Sur le comique, le burlesque et le tragique dans *Jacques*, voir Laurent Loty, « *Jacques le fataliste et son maître* : une tragédie érotique », et « *Jacques le fataliste et son maître* : une grivoiserie picaresque », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, n° 11, octobre 1991, p. 169-171 et p. 171-172.

le point de vue du « Tout ») aux préoccupations des individus, qui aspirent à un sens de la vie. Elle tente, sans contredire le *fatalisme*, de mettre en acte une éthique qui n'a pas l'aridité du spinozisme.

Pour filer la métaphore esthétique de la courbe évoquée dans le titre du colloque à l'origine de cette publication, le texte de Diderot échappe à la logique de la courbe optimale, pour esquisser des figures libres sur la base des contraintes de l'existence, une existence qui ne suit pas les règles d'un calcul divin, rationnel ou économique. L'écrivain-philosophe Diderot choisit ici d'interpréter librement l'existence de l'être humain dans ses démêlés avec le destin, plutôt que de mystifier ses lecteurs par la doctrine de l'optimum. Il choisit l'humanisme plutôt que l'optimisme⁵⁸.

Il faut ajouter que *Jacques le Fataliste et son maître* a une portée aussi bien littéraire que philosophique, plus précisément, aussi bien esthétique qu'épistémologique. Autrement dit, il éclaire aussi bien le prolongement de l'optimisme théologique dans le domaine des sciences que dans celui des fictions. Cet éclairage consiste, dans les deux cas, à permettre de distinguer les textes qui continuent à reproduire le leurre théologique de l'optimisme, de ceux qui parviennent à en produire une critique créatrice. Dans le domaine des sciences, *Jacques le fataliste et son maître* éclaire la manière dont on peut dissocier le prédéterminisme optimiste du déterminisme comme fondement philosophique des sciences, sans pour autant condamner l'hypothèse heuristique de l'optimum qui peut permettre de découvrir des systèmes ou des micro-systèmes comportant une forme d'autorégulation. Dans le domaine des fictions, le texte de Diderot éclaire la manière dont on peut vouloir croire en un sens de la vie ou du monde, et *a fortiori* en un sens de l'histoire produite par l'auteur qui semble donner un sens à telle ou telle vie ou représentation du monde, en même temps que ce texte parvient à démystifier un tel processus à la fois esthétique et psychologique, et à produire des formes et des pensées qui s'opposent à l'illusion d'un optimum divin. Le texte produit, en connivence avec les lecteurs, une forme-pensée dont on pourrait s'amuser à célébrer une optimalité paradoxale, celle qui fait qu'une œuvre apparemment aussi rhapsodique constitue bien un tout esthétiquement et philosophiquement cohérent, digne d'être qualifié d'œuvre, et même de grand œuvre.

Un vaste domaine de recherche à venir, pluridisciplinaire et pluriséculaire

⁵⁸ Voir Laurent Loty, « Diderot et Condorcet humanistes et mélioristes », Journée internationale de la francophonie, Campus francophone du Collège universitaire de Netanya, session sur la dimension universelle des philosophes français organisée par Gérard Rabinovitch, avec le soutien de l'Ambassade de France en Israël, de l'Institut français, de l'Institut Européen Emmanuel Levinas, 21 mars 2021, diffusion par visioconférence (24 mn) : <https://www.youtube.com/watch?v=voepkVXzgkU>

Comme je l'ai souligné en introduction, l'occultation de l'histoire de l'optimisme théologique, en particulier du fait du changement de sens du mot, a contribué à situer cette histoire dans un angle mort. Or sa richesse et sa complexité laissent penser que les enjeux scientifiques, artistiques et politiques de l'idée d'optimum pourraient faire l'objet d'un important programme de recherche pluridisciplinaire et pluriséculaire.

Une autre raison de l'oubli de l'histoire de l'optimisme et de l'absence d'étude globale de l'idée si transversale d'optimum, réside dans la difficulté à travailler sur les interactions entre différents domaines disciplinaires, et dans la difficulté à enquêter sur la longue durée, en particulier en analysant les déplacements sémantiques et culturels qui sont à l'œuvre d'une période antérieure à la Révolution française jusqu'à aujourd'hui.

Une telle enquête suppose une approche non seulement « interdisciplinaire » (étudiant un objet qui se situe au croisement entre les disciplines) ou plutôt ici « transdisciplinaire » (portant sur un objet qui traverse les frontières disciplinaires), mais surtout « pluridisciplinaire » (associant des personnes venues de différents parcours disciplinaires), et enfin, quand cela est nécessaire, paradoxalement « indisciplinaire » (prenant acte de l'importance des disciplines, mais sachant s'en écarter quand celles-ci empêchent la découverte)⁵⁹.

Il s'agirait de poursuivre l'enquête sur la période de formation de cette idée, le XVIII^e siècle, dont la manifestation scientifique organisée par Sarah Diane Brämer, Adrien Paschoud et Slaven Waelti, qui a donné lieu à la présente publication collective, a montré l'extrême richesse, et qui se prolonge déjà à travers le programme de recherche personnel développé par Slaven Waelti⁶⁰. Il serait aussi majeur de prolonger cette enquête jusqu'à notre présent. D'une part parce que celui-ci hérite sans que nous le sachions de l'optimisme comme idéologie d'origine théologique, de l'optimum comme concept scientifique sécularisé, ou de l'optimisation comme politique économique ou politique ; d'autre part du fait de ce que

⁵⁹ Laurent Loty, « Pour l'indisciplinarité », *The Interdisciplinary Century ; Tensions and convergences in 18th-century Art, History and Literature*, edited by Julia Douthwaite and Mary Vidal, Oxford, Voltaire Foundation, 2005, p. 245-259. Sylvie Catellin, *Sérendipité. Du conte au concept*, préface de Laurent Loty, Paris, Seuil, 2014. Laurent Loty et Sylvie Catellin, « Sérendipité et indisciplinarité », numéro spécial « Interdisciplinarité : entre disciplines et indiscipline », Jean-Michel Besnier et Jacques Perriault (dir.), *Hermès*, 67, 2013, p. 32-40. Sur les liens entre le déterminisme, la zadicité et la sérendipité, voir Laurent Loty, « Le hasard dans la sérendipité : histoire d'un déni du politique (18^e-20^e siècle) et enjeux pour une politique scientifique », *La sérendipité : le hasard heureux*, Actes de la Décade de Cerisy-la-Salle du 20 au 30 juillet 2009, Pek van An del et Danièle Bourcier (dir.), Paris, Hermann, 2011, p. 209-222.

⁶⁰ Waelti, « “Tout est bien”. Penser l'optimum au temps des Lumières (1710-1789) », programme de recherche dans le cadre de l'institut d'études avancées de Nantes pour 2022 : « “Tout est bien”. Penser l'optimum au temps des Lumières (1710-1789) », en ligne : https://www.iea-nantes.fr/fr/chercheurs/waelti-slaven_510. Sur la période du XVIII^e siècle, voir aussi Adrien Paschoud et Nathalie Vuillemin (dir.), *Penser l'ordre naturel, 1680-1810*, Oxford, Voltaire Foundation, 2012.

j'appellerai le paradoxe de l'*anachronie* de l'histoire : l'enquête historique, quand bien même elle se doit d'essayer d'éviter tout anachronisme pour appréhender le passé et saisir l'ordre de production temporel des choses et des idées, commence nécessairement par des questionnements contemporains adressés rétrospectivement au passé. La résolution de ce paradoxe consiste à prendre conscience du fait que toute enquête historique relève à la fois de la chronologie et d'une forme de rétrochronologie, et à parvenir, après un questionnement rétrospectif, à repartir ensuite dans l'autre sens, de façon à comprendre véritablement des éléments de notre présent grâce à la connaissance du passé dont il hérite, ou dont il a pu d'ailleurs aussi en partie se détacher.

La période du XVIII^e siècle est ici essentielle car elle correspond à un moment de forte pénétration du déterminisme scientifique dans les mentalités savantes au sein même d'un univers culturel chrétien, d'où l'émergence de l'idée philosophico-théologique d'optimisme. Il s'agit aussi d'un moment de fort développement de l'idée de nature comme système, et d'interrogation sur les notions de mouvement, de force, mais aussi de vie, d'où l'intérêt des idées d'économie, d'équilibre, d'optimum, de moindre action, de corps organisé. Il s'agit encore d'une époque de puissante aspiration au bonheur individuel (qui s'exprime notamment à travers des modes d'expression littéraire pouvant rejeter l'idée d'un optimum global), et d'une époque d'espérance en un progrès collectif, ce qui peut favoriser la croyance en un processus naturel de progrès historique ou, au contraire, inciter à substituer à cette croyance un projet d'amélioration, parfois conçu comme ce qu'on appellera une optimisation

À l'autre bout de la chaîne, notre présent apparaît d'abord concerné à travers la force de l'idéologie ultralibérale, qui s'appuie sur cette idée venue de l'économie politique du XVIII^e siècle, selon laquelle le marché fonctionnerait naturellement à l'optimum. Le *Trésor de la langue française* indique que le mot latin « optimum », dont s'est servi le philosophe et mathématicien Leibniz pour élaborer sa doctrine du meilleur des mondes possibles, a connu une attestation isolée comme mot français en 1771⁶¹, évoquée par le *Dictionnaire de Trévoux* :

OPTIMUM, mot Latin, qui s'est introduit dans notre langue, & dont nous avons fait un substantif. Il signifie le meilleur, le mieux. En bon Malebranchiste il se déclare pour le système purement philosophique du meilleur, ou pour parler sans équivoque, de l'*optimum*. MÉM. DE TRÉV.⁶²

⁶¹ *Trésor de la langue française*[1971-1994] informatisé, en ligne.

⁶² *Dictionnaire universel français et latin vulgairement appelé Dictionnaire de Trévoux [...]*, nouvelle édition corrigée et considérablement augmentée, À Paris, par la Compagnie des Libraires associés, 1771, t. 6. Le dictionnaire évoque le périodique jésuite des *Mémoires de Trévoux*.

Mais la seconde attestation d'« optimum » en français date de 1913, et toute la famille véritablement francisée du mot émerge durant la seconde moitié du XX^e siècle (sur le modèle de mots anglais de la seconde moitié du XIX^e siècle). Ainsi, si la mémoire de l'idée d'optimisme théologique s'est perdue après l'apparition de l'acception psychologique d'« optimiste » en 1788, et de son antonyme « pessimiste » en 1789, inversement, le terme « optimum », d'abord tourné vers la recherche d'un rendement économique ou technique n'est pas un terme utilisé au XVIII^e siècle. Certes, l'idée, formulée par une phrase ou un texte développé, peut exister avant le mot. Inversement, il me semble que l'on n'a plus pleinement conscience de l'idée à partir du moment où l'on emploie le mot qui est censé la cristalliser, en étant persuadé de savoir ce qu'il signifie. La question est donc précisément de comprendre quelles sont les idées et quels sont les mots qui sont ici concernés.

Le sujet est riche, puisque qu'il implique la théologie et la philosophie, les sciences de la nature et les sciences de l'homme, les mathématiques, les arts et la littérature, les conceptions de l'histoire et de la politique. Comme ce thème concerne la manière dont nous pouvons évaluer ou organiser un ensemble que nous concevons ou dont nous faisons nous-même partie, peut-être son étude permettrait-elle d'éclairer ce que seraient des choix humanistes à l'égard de la nature et de la société.